



FRANÇOIS BILLOT

MORT DE SES BLESSURES A COMMERCY, LE 1^{ER} JANVIER 1915

Promotion 1904. — Sciences.

Billot (François-Emmanuel-Joseph) était né, le 25 mars 1883, à Blanzky-sur-Ternoise (Pas-de-Calais). Élève de l'École normale d'Arras, puis du collège Chaptal, il entra à Saint-Cloud (sciences) en 1904, et en sortait pour être professeur à l'École normale de Quimper en 1906, puis à l'École primaire supérieure de Nevers en 1911. C'est là que la guerre le surprit. Il avait trente et un ans. L'année d'avant, il avait épousé une de ses collègues de l'École normale d'institutrices de Nevers, qui dirige aujourd'hui l'École normale de Rodez, et il avait un enfant.

Mobilisé dès les premiers jours, d'abord au 213^e d'infanterie, à Nevers, puis versé peu après comme sous-officier au 29^e à Autun, il partit au front le 1^{er} décembre 1914. Certes, il ne prétendait nullement être un guerrier. C'était une âme douce. Il portait en lui quelque chose de modeste et de timide qui ne semblait pas le désigner pour être un entraî-

neur d'hommes dans une action violente. Sa forte culture scientifique et en particulier ses aptitudes remarquables pour la chimie le désignaient plus naturellement pour les recherches de laboratoire. Nul doute que dans cet ordre d'idées il eût pu rendre les plus grands services. La mort n'attendit pas qu'on utilisât ses compétences. Mis en ligne dès son arrivée au front, dans les premiers jours de décembre 1914, au Bois Brûlé, dans le terrible secteur de la forêt d'Apremont, il fut atteint, le 26 décembre, au milieu de sa section, d'une explosion de bombe qui lui broyait la jambe droite. Transporté à l'hôpital de Commercy, il acceptait courageusement une amputation nécessaire, mais qui n'arrêtait pas l'infection dont il devait mourir quatre jours plus tard, le matin du 1^{er} janvier 1915. Il repose au cimetière de Commercy. La mort rapide ne lui a pas laissé le temps de marquer sa vie militaire autrement que par une acceptation simple et courageuse de la nécessité de faire la guerre, d'y souffrir et d'y mourir s'il le fallait. Sans aucune haine il avait la claire conscience du but poursuivi : « C'est pour mon fils, pour mon Jean, disait-il à sa femme à son départ, pour tous les petits Jean de France, et pour tous les petits Jean de l'humanité entière. » Nous avons tous eu le même idéal. Quelques mois après sa mort, il lui naissait un autre enfant.

Billot a toujours été un modeste. Son passage à Saint-Cloud n'est marqué que par le souvenir d'un garçon intelligent et cultivé, dont les aptitudes remarquables frappaient ses professeurs, mais qui faisait peu de bruit et qui s'effaçait volontiers. A l'écart de la vie extérieure, il vécut pour ses études et dans ses livres. Il était de ceux à qui suffit le bruit des autres. Très sûr dans ses affections, il était d'ailleurs d'une loyauté et d'une droiture auxquelles tous ses camarades se plaisent encore aujourd'hui à rendre hommage. Il fut comme professeur ce qu'il avait été comme élève. Ponctuel, méthodique, scrupuleux presque à l'excès, il donna sans ostentation le plus bel exemple de probité professionnelle. Avant qu'il fût marié, il passait tous ses loisirs dans son laboratoire,

sans cesse préoccupé d'adapter son enseignement et de le mettre au point. Sa vie s'est écoulée toute simple et tout unie, sans rien de saillant ni d'éclatant, et il est mort comme il avait vécu. Sans doute parce que jusqu'à son mariage il n'avait pas eu une vie très heureuse, et qu'il était souvent souffrant, il se livrait peu. Il fallait le découvrir, mais, quand on le connaissait, qu'on savait quelle fermeté tranquille de caractère, quelle solidité d'affection, quelle rectitude d'intelligence se cachaient sous des dehors simples, on s'attachait à lui. Il aimait peu qu'on parlât de lui, et sans doute cette courte biographie lui paraîtrait-elle encore bien longue, s'il ne s'agissait, en disant ce qu'il fut, d'aider ses deux enfants, dont l'un n'en peut garder qu'un souvenir voilé et l'autre moins encore, à connaître leur père et à comprendre comment il a fait simplement le suprême sacrifice à des idées qu'aimait son âme douce et pacifique.

A. FRAYSSE.
